

VERS LA PLENITUDE DU PRESENT (II)
(Pour le n°1 de la revue DECISION - édition Orizons)

Depuis l'époque romantique et au-delà, avec Nerval, Novalis et Hölderlin, Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé, sans oublier Hugo et Rilke, et bien d'autres venus après eux, dans un XX^e siècle apocalyptique et titanesque, nous sommes toujours hantés par ces deux certitudes qui, aujourd'hui, du cœur d'un monde épuisé et halluciné, apparaissent comme une seule et même « injonction » : *La poésie : le réel absolu*. Et *Habiter poétiquement le monde*. C'est à ces deux romantiques allemands que nous devons les impérissables formulations. « La poésie est le réel véritablement absolu ». Novalis. « ...mais poétiquement toujours, sur terre habite l'homme. » Hölderlin. Celui-ci voulait revenir à la lumière primordiale d'une Grèce hors du temps, et l'autre *savait*, selon sa foi indéfectible, que c'est en avant, dans un proche avenir que l'humain parviendrait à sa propre réalisation

Mais il s'agit moins d'une injonction de demi-dieux qu'un seul et même appel à un plus être. Un plus être au Monde. Un appel de jeunes mortels, deux grands inspirés, au cœur de la vieille Europe.

Il s'agissait de la recherche de l'unité perdue avec la Nature, du refus du monde vulgaire et matérialiste, de la réalisation de soi par l'art, la poésie, la passion amoureuse ou une action héroïque. Mais aussi selon une discipline spirituelle qui parfois se tournait vers le merveilleux du christianisme médiéval, mais se souvenait aussi des dieux enfuis. Et se faisait jour le grand projet de transformation totale d'un monde enténébré en se ralliant à la cause des peuples, et en exaltant leur âme menacée d'extinction.

Cette hantise est l'ombre portée d'un être intérieur, d'un possible/impossible. Un être incarcéré dans les geôles du froid calcul et de la barbarie d'un productivisme toujours plus prédateur et qui s'est partout imposé comme un nouvel absolu, en principe de réalité dominant, en monde réel. La poésie a été tolérée en tant que catégorie culturelle vouée à une esthétisation du langage et aux divertissements de lettrés. Certains de ses « excès », aussi bien dans la vie même que dans l'œuvre de tel ou tel poète, échappèrent difficilement - lorsqu'ils voulaient vraiment y échapper - au traitement de l'étiquetage académique avec la désignation rassurante « d'avant-garde ». Ces expériences, ces découvertes, ces fulgurances, ces subversions, ces œuvres, étaient l'expression d'un ordre profond, enfoui, oublié. La mémoire d'un langage qui, fort lointainement, ne faisait qu'un

avec l'entière de la conscience humaine au vif de son rapport avec un monde non séparé, non disloqué, ni éradiqué. Mais cette mémoire, non soluble dans l'arrière-monde des mythes, est aussi le devenir de l'imagination créatrice. Elle est présente par la sagesse de nos organes que nous ne savons plus respecter, dans les yeux des nouveaux nés,

Aujourd'hui, c'est-à-dire à la fin d'un long cycle « civilisationnel » aboutissant au règne du quantitatif et aux développements inouïs d'une technologie « communicationnelle » qui a surpassé la science-fiction et engendré un monde quasi-irréel aussi bien qu'hyper-réel, où les apparences deviennent « effets spéciaux », nous voici confrontés à la perte de sens quant à l'existence humaine. Une perte incommensurable. Une béance. Un innommé dont le plus perceptible est une sorte de régression catastrophique généralisée. « Time is out of joint ! » pourrait-on s'écrier très justement, comme dans *Hamlet*, alors que le sens du tragique s'est effacé devant le pathétique du nouvel ordre moral de la déraison marchande.

Cependant, telle une eau souterraine non polluée, la poésie a persisté auprès de nous et se révèle à présent comme une dimension fondamentale de l'esprit en travail d'incarnation. Elle est assurément tout ce qui nous maintient dans une dignité sans partage, tout ce qui nous relie avec le Réel. Notre *materia prima*.

A la fin de l'année 2020, *La Gazette de Lurs* avait proposé : *La poésie, un outil pour les hommes et la planète*. Je me suis tenu au plus près de cette proposition qui, plutôt qu'une affirmation, était la question adéquate aux préoccupations de l'époque présente. Ici, en reprenant quelques aspects de *La poésie, un bien commun* - le court texte qui survint alors et qui aboutit à cette « conclusion » déjà contenue dans le titre - ici donc, le questionnement se poursuit sur le chemin d'une quête qui ne saurait accepter de forclusion. Une quête aussi bien « spirituelle » qu'à caractère « historique », à connotation « politique et écologique » et même « anthropologique », jusqu'à un espace pleinement habitable. Un espace qui ne peut être la conséquence logique de l'interaction de ces catégories, ni revendiqué par un courant idéologique.

Une « quête mystique » ? C'est d'incarnation dans la plénitude du présent, ce dont on voudrait parler. Par notes et fragments. Une tentative parmi et après bien d'autres, et en dansant avec *Eros* et *Thanatos*. Sans oublier qu'un poète est aussi un artisan tel un potier, un graveur, un tisserand, un conteur, un tailleur de pierres d'anciens volcans (la liste est ouverte) ; mais aussi un *philosophe artiste* au sens de Nietzsche, et en quelque façon un « affranchi ».

La poésie, un outil ? Pour notre propre reconstruction, pour nous les humains en errance sur une planète dévastée ? Un outil fortement paradoxal qui, dans l'ordre utilitaire, « ne sert à rien », financièrement « ne rapporte rien », et rationnellement « n'apprend guère plus » ; mais parfois très utile comme leurre en faveur de l'abêtissement consumériste. Et dont on ne saurait attendre – a priori – un miraculeux bienfait dans la réparation des « liens sociaux », le sauvetage de ce monde déjà à la limite, et encore moins la promesse d'une ère nouvelle avec une planète renaissante dans toute son harmonie primordiale !

Mais quel usage devrait-on faire d'un tel « outil » ? D'abord un usage souverain contre tout ce qui en serait sa négation. Résumons sans trop s'appesantir : les clivages idéologiques, le nihilisme, l'obsolescence et le catastrophisme programmés... Contre l'ensorcellement du monde et l'empoisonnement des cœurs, des corps et des esprits. Assurément un outil étrange et familier, ultime et essentiel à découvrir au bord du chemin de la vie. D'un chemin brûlé, et dont la signifiante fertilité ne tient qu'à notre courage de penser et vivre poétiquement.

Un instrument, « extra-terrestre » et vestige d'une civilisation disparue, en forme de clef. La clef des champs ouvrant sur l'espace des libres associations et des traditionnelles correspondances, des prodiges de l'analogie et la fécondité d'une communication généralisée par l'intelligence de la polysémie. Une clef pour le subtil, l'imperceptible, et l'émerveillement parfois.

La poésie, un bien commun ? Et qui par conséquent n'est pas délimité par la sphère culturelle et artistique. Mais se déploie dans la continuité de la vie dite quotidienne débarrassée de ses peurs et pesanteurs. Et plus encore. Disons une poétique, une énergétique. Dans la non-séparation.

Cette quête c'est aussi le chemin archaïque toujours renouvelé. Un cheminement s'inscrivant dans la paradoxale et longue histoire de la parole poétique. Parole poétique apparaissant désormais comme le seul langage vivant. Langage pleinement humain. Humain, c'est-à-dire relié, tout autant que délié. En résonance avec le non-humain. Avec la « planète » en tant qu'organisme terraqué, avec « l'âme du monde » des romantiques, le sensible et le suprasensible, le visible et l'invisible. En relation avec « l'humanité » en tant qu'organisme hybride et multidimensionnel, et non pas selon l'étouffante compacité du quantitatif, et la

redoutable atomisation de ses milliards de cellules. Pour un jeu du monde. Un monde en éveil. Un jeu supérieur. Oui, un jeu supérieur aux guerres, aux sports de compétition, aux spectacles décervelants, au tourisme de masses, à toutes les entreprises de destruction massive. Un jeu existentiel dans la multiplicité des singularités individuelles, et qui aura su aussi se concilier *polemos*, au sens héraclitéen, pour une fertile dynamique des opposés. Pour retrouver la terrible et ineffable beauté du monde.

Une poétique. * Redisons-le, une énergétique à même de transmuier le zénith et le nadir de la nature humaine, ou ce qui en tient lieu. Lieu inassignable, sinon entre racines et rhizomes. Lieu d'incarnation, cependant. Incarnation à venir, déjà là. A la croisée de l'immanence et de la transcendance. Son mode d'emploi ? Une théorie-pratique s'approfondissant et évoluant entre solitude et fervent compagnonnage vers une expansion de la conscience et de l'affinement de l'expérience sensible. Comme un appel... vers l'intensification de la vie même, en retrouvant le rythme perdu reliant poésie écrite et poésie vécue.

Un lieu de rencontre ultrasensible pour ressourcement dans la texture et l'énigme du monde. Un monde que l'on voudra réunifié, ramifié, remagnétisé. Habité par des hommes debout et souverains par leur immense respect pour le vivant, et en route vers une réconciliation définitive avec eux-mêmes. Nomades enracinés, tisserands inlassables de sens. En voyage immobile aussi bien qu'en partance pour de fertiles pérégrinations, mais toujours forts de leur clairvoyant savoir-faire dans la libre maîtrise de leur propre vie ; et en plein accord tellurique, océanique et organique avec la Terre.

Retrouver les anciens dieux ? Ou bien plutôt se réaccorder avec l'énergie, ou les énergies qu'ils ont représentées, et dont ils furent les passeurs. Retrouver alors, et affiner, le sens du sacré, le sens de la Terre, et de la vie sur Terre, moment d'une expérience unique avec la conscience de sa propre finitude, et de la pure joie d'exister.

Aller vers la plénitude du présent. (L'exact opposé d'un présent perpétuel médiatiquement fabriqué.) Un présent en « connexion » vivante avec le passé et le futur. Et qui nous garderait à distance du soleil noir de la mélancolie ou des séductions de l'utopie, ou bien encore de l'uchronie, tout en ne reniant pas la fascinante étrangeté de l'un et l'incomparable valeur des autres.

Du temps que les surréalistes avaient – souvent ? – raison, cette phrase quasi programmatique de Lautréamont était devenue fameuse : « La poésie sera faite par tous, non par un. » Désormais, dans le monde tel qu'il est devenu, la célébriissime prédiction exprime l'extrême urgence d'un sursaut de conscience. Dans un monde qui, après tant de décennies dans l'enfermement progressif d'une vie routinière, hautement productrice de frustrations et de ressentiments, aura eu d'autre horizon de salut que la vie confinée. Un monde qu'on ne peut, croirait-on, ni efficacement réformer ni profondément révolutionner étant donné son inextricable dysfonctionnement ; d'autant plus aggravé par l'actuelle et incommensurable confusion idéologique répercutée « en continu » par les médias. Un monde qui se voit contraint, selon sa logique perverse de « gouvernance », d'intégrer sa propre auto-destruction, jusqu'aux limites de la banalisation.

Mais de ce monde, cette conscience déjà là - « raison ardente » et *métanoïa* en devenir - peut en détourner et subvertir le sens et la logique mortifère par une *manière d'être* et une *présence au monde*. Cette conscience sensible et incarnée détient un effet de résonance illimitée, la poésie même. Un art de vivre.

Donc, la poésie ? Substance vitale sans prix, inestimable nourriture terrestre, vérité vivante échappant à toute emprise conceptuelle. Et tel un « outil » unique et irremplaçable dont le juste maniement aurait été préservé par une société secrète d'initiés mais qui, en ces temps présents de convergence des périls, revient vers nous avec l'évidence d'un bien commun, aussi précieux qu'inépuisable. Un bien commun à re-découvrir, et, malgré nombre d'entraves, à partager infiniment. Ce bien commun c'est d'abord le langage comme organisme vivant, avec toute la diversité des langues et dialectes, (et aussi le génie de l'argot). C'est une parole originelle, ou que l'on voudrait telle pour en mieux préserver l'intensité.

Selon l'aspect immédiat, décisif et actuel de la poésie - encore et toujours indéfinissable - cela a lieu à la croisée de l'individuel et du collectif. Et il n'est pas inopportun d'ajouter ici que si une nouvelle orientation « social-historique » est hautement souhaitable, on ne saurait oublier que la « démocratie directe » ne consiste assurément pas à faire n'importe quoi, avec n'importe qui, n'importe comment.

Indéfinissable comme un secret en plein jour. Mais que l'on commence à deviner à la lueur du couchant, d'un lapsus, d'un acte manqué, d'un timbre de voix, ou un geste inachevé, un battement de cils, un soudain battement de coeur. Nous voici alors guetteurs insomniaques au bord du rivage des syrtes et devant le désert des tartares. Mais « l'ennemi » est (aussi) au centre de nous-mêmes. En cette époque - post XX^e siècle, devenue covidienne et périlleux tournant historique - où se décide l'essentiel pour tout le vivant, et le genre humain, en cette phase intermédiaire donc où se profilent un seuil et un passage, un tel centre ne nous est

connaissable qu'à partir de *la plénitude du présent*. Une brèche vive à maintenir ouverte contre l'effondrement.

*Ce soudain rayon de soleil sur le parquet ce matin de février.
Laisser là en suspens ces considérations nocturnes.
Pour le silence...*

**Une poétique dans le proche voisinage de la géopoétique de Kenneth White*

Michel Capmal - Mars 2021
